

# 11

« *Adélaïde de la faille. Servante du diable. Entrez, si vous l'osez.* »

— Morte de rire, dit Claire. Allez, viens, on va s'amuser.

Claire et Émilie pénétrèrent dans la salle d'exposition placardée de planches rustiques qui diffusaient encore la chaleur de l'après-midi et le parfum suave de leur essence.

— Joli collier, dit Claire. Tu crois que c'est un vrai ?

Claire se rapprocha du collier à la pierre verte comme l'eau du lac sur le buste exposé en plein milieu de la pièce. À vrai dire, on ne voyait que ça, difficile de faire autrement même si le reste de la pièce redoublait d'efforts pour attirer l'attention : articles de journaux de la région et accessoires divers, plantes entières séchées et recroquevillées sur elles-mêmes, babioles de sorcière... Autant de trucs kitsch pour apporter un peu de réalité à la mise en scène, sans doute.

Un petit panneau au bas du mannequin attira son attention.

Avez-vous déjà entendu des murmures étranges dans la forêt ? Des cris peut-être, lors d'une promenade solitaire au milieu des fougères ? Peut-être était-ce le murmure des feuilles ou le glapissement d'un renard... Ou peut-être avez-vous, sans le savoir, été approché par la sorcière Adélaïde.

Mais qui était-elle ?

Nous savons peu de choses et, à son sujet, il ne reste que la légende que la forêt porte encore et fait vivre à travers les témoins qui l'arpentent — mais aussi, malheureusement, les disparitions qui sévissent encore de nos jours.

Car oui, aussi longtemps que l'humanité existe, que le bien existe, le mal aussi et, pour nourrir les démons de ses rites occultes, l'ensorceleuse capturerait encore des enfants comme au temps de son vivant, ou quand elle n'en trouve pas, séduirait les hommes dans les bois pour enfanter, utilisant la chair de sa chair pour subsister encore un peu dans notre réalité.

C'est ainsi que la sorcière et ses activités furent décrites par Louis, dit « Le rouge », et ce que les villageois de nos forêts craignaient de saison en saison. C'est pourquoi, un jour, alors que les disparitions se faisaient de plus en plus rapprochées et que des événements d'autant plus étranges se produisaient aux alentours, ils se saisirent d'elle pour rendre la justice et mettre fin à ses méfaits, comme on le faisait jadis, c'est-à-dire en la portant au bûcher.

Mais Adélaïde ne s'enflamma pas. Bien au contraire, le feu permit à ses liens de se détacher

et elle put s'échapper aux yeux de tous. Furieux, les villageois décidèrent de la prendre en chasse à travers toute la forêt. Acculée au bord de la faille, ils s'en emparèrent à nouveau et la jetèrent dans le fond, d'où son surnom qui subsiste encore aujourd'hui : « Adélaïde de la faille ».

Toujours d'après Louis le rouge, son funeste destin s'acheva ainsi le 7 août du début de l'an mil, non sans maudire le village entier et ses habitants qui, après des luttes acharnées contre un climat crépusculaire étrange et une forêt « semblable à l'enfer », durent quitter la région, dispersés aux quatre coins du pays.

Personne ne voulant évidemment revivre parmi les mauvais souvenirs et la mort, le village fut délaissé et avalé par la forêt. De nos jours, nous n'en avons retrouvé aucune trace dans cette végétation dense.

Alors, cris du passé ou tremblements de feuilles ? À vous de le découvrir, si vous l'osez, en vous promenant dans la forêt. Peut-être qu'avec un peu de chance, vous trouverez grâce à ses yeux et percerez le mystère — mais à quel prix ? Êtes-vous prêt à croiser le chemin de la sorcière et tomber sous son charme, pour disparaître avec elle dans la faille ?

Claire essuya une goutte de sueur qui perlait de son front et faillit lui parcourir le visage. Comme pour faire mûrir cette histoire dans son esprit et la matérialiser dans son imagination, elle reporta son attention vers le buste avec son collier argenté et sa pierre verte qui se

dressait légèrement au-dessus d'elle, imposante par tout l'imaginaire obscur et ancien qu'elle amenait avec elle. Claire éprouvait un malaise rien qu'en regardant ce buste décoré, pas vraiment humain mais pas vraiment inerte non plus, au visage sans visage, aux traits flous, inconnu. Elle pouvait s'y voir, comme si elle avait pu s'y trouver, à sa place, à courir dans la forêt, poursuivie par une horde de villageois en colère, défroquée et le souffle court. Quelle horreur. S'ils avaient voulu viser le frisson avec cette mise en scène, se disait-elle, c'était réussi.

— Pauvre femme quand même, dit Claire. Se faire traquer dans la forêt comme ça... C'est cruel non ?

Claire se tourna vers Émilie dont elle ne sentait plus la présence. La jeune fille semblait absorbée, les yeux rivés sur la plaquette pleine de texte, comme si toute une scène se déroulait à présent dans sa tête elle aussi. Sans doute s'imaginait-elle poursuivie par des gens à travers la forêt, ou pire.

— Tu y crois à tout ça ? demanda Claire.

Émilie haussa des épaules.

— Hé, dit Claire, mais c'est aujourd'hui.

— Comment ça ? dit Émilie, sortie de sa torpeur.

Claire mit le doigt sur le panneau.

— Là, dit-elle, « son funeste destin s'acheva ainsi le 7 août ».

Émilie baissa la tête.

— Ça va pas ?

— C'est mon anniversaire, dit Émilie à demi-mot.

— Désolée. C'est pas de chance.

Claire fit une accolade à Émilie.

— Bon anniversaire quand même.

— Merci.

— Et alors, ça te fait quel âge ?

— Quatorze ans.

— Quatorze ans, dit Claire, pensive. Ça me rajeunit pas tiens. Tu vas fêter ça ?

— Je sais pas, dit Émilie. (La tête basse, elle remuait un petit éclat de bois du bout de ses chaussures.) C'est un peu nul cette année. D'habitude on va à la mer. Je comprends pas pourquoi cette année on est venus ici. C'est toujours comme ça avec mon père. Des fois j'ai l'impression d'être comme ses gardes du corps qu'il déplace où il veut.

Toujours perturbée par la vue du buste dominant la salle, Claire, qui s'était remise à la fixer pendant la conversation, reporta son regard, étonnée, vers la jeune fille à l'air maussade qui regardait ailleurs comme si elle voulait s'enfuir.

— Des gardes du corps ? répéta Claire. Attends, tu veux dire que les types là, dehors, c'est...

Émilie acquiesça.

— C'est les gardes du corps de mon père. Enfin, c'est pas les mêmes que d'habitude. Je les ai jamais vus ceux-là mais bon, c'est pas si différent de d'habitude. On finit par ne plus y faire attention au bout d'un

moment, on voit que des costumes sans visage à force, c'est tout.

— Je comprends. Ça doit pas être rigolo tous les jours.

— Non.

Émilie souffla.

— C'est le pire anniversaire que j'aie eu.

Claire prit doucement Émilie par l'épaule et l'emmena avec elle.

— Allez, dit-elle, on va se changer les idées. C'est un peu morbide ici, y a des mauvaises ondes et tout, ça file le cafard. Et puis, je sais pas toi mais moi, cette chaleur va me tuer. On va prendre le frais ailleurs ?

Émilie acquiesça et toutes deux quittèrent la salle d'exposition.

\*\*\*

Dehors, l'ombre de l'hôtel s'étalait maintenant sur le lac qui semblait déjà au repos, tout comme la forêt qui le surplombait. Des grenouilles commençaient leurs chants rituels et s'arrêtaient de temps à autre pour laisser place à quelques retardataires, puis reprenaient assez vite en chœur comme une grande place publique. Le soir se couchait et la chaleur du jour ressortant de la terre s'était transformée en cette douce odeur généreuse, pleine de promesses — et pleine de souvenirs pour Claire, assise aux côtés d'Émilie, toutes

deux les yeux rivés sur le lointain comme deux amies, deux sœurs.

Émilie battait des jambes au-dessus de l'eau, pensive.

— C'est pas mal, dit Claire.

Elle se pencha en arrière et s'allongea, tête sur ses bras croisés, la forêt à peine hors de sa vue et le regard perdu dans le ciel sombre et vide, à peine assez sombre pour commencer à voir les étoiles. Elle ne voulait plus voir cette forêt qui lui rappelait trop cette histoire de sorcière. Claire ne savait dire pourquoi mais ça la travaillait depuis tout à l'heure.

— Pas mal, répéta-t-elle. Dommage qu'il y ait toute cette forêt.

Émilie resta silencieuse. Elle semblait d'accord. Claire accrochait de temps à autre son regard sur des étoiles, tout en essayant d'oublier cette forêt qu'elle savait en dessous de sa ligne de vue, mais il n'y avait rien à faire ; elle y pensait, à la forêt, à cette histoire, et revoyait encore et toujours ce mannequin sans visage. Et puis, James ne l'avait toujours pas appelée ni envoyé de message.

*C'est quoi son problème ?*

Une étoile filante passa et finit sa course derrière la bande de forêt sombre. Les grenouilles se turent, comme pour mieux écouter le ciel qui leur envoyait des signes.

Émilie tendit un paquet de chewing-gums à Claire.

— Tu en veux un ? lui demanda Émilie, qui était déjà en train de mâcher le sien.

Claire se mit sur son séant et prit un chewing-gum. Elle le mit dans sa bouche et enfonça ses dents dans la pâte molle. Le parfum se libéra instantanément.

*Menthe.*

— J'aurais préféré aller à la mer, dit Émilie.

Claire observait Émilie, comme si elle venait de dire là quelque vérité mystérieuse.

— Moi aussi, dit Claire. Moi aussi...

— Je sais pas, c'est...

— Moins étouffant.

Émilie hocha la tête.

— Il y a l'horizon, dit Émilie, pensive. Et le bruit des vagues, et l'air marin, du vent frais... Pour moi, c'est la seule chose qui fait vraiment vacances, depuis toute petite. (Émilie fit une pause, puis continua. Elle regardait au loin devant elle, absente. Claire écoutait avec attention.) On y allait chaque année avec... avec mon père. C'était un peu le seul moment qu'on avait ensemble et où il était présent, je veux dire, dans sa tête.

» On prenait le bateau, un voilier que mon père avait baptisé « Le Fantôme », je n'ai jamais su pourquoi. Je crois que ça venait d'un bouquin qu'il aimait bien. (Émilie haussa des épaules.) Mais c'était toujours comme une aventure : on quittait la plage et on glissait sur l'eau, jusqu'à ne plus voir la plage

et les gens sur la plage, et puis tout disparaissait, on était en mer pendant longtemps, sous le ciel bleu et sur l'eau bleue, et quand il y avait plein d'oiseaux qui nous suivaient, on savait qu'on allait bientôt arriver, qu'on allait voir l'île, et à chaque fois c'était bien, on savait qu'on allait s'amuser.

Claire écoutait, captivée, elle y était avec la jeune fille et ses étoiles dans les yeux.

— Il n'y avait pas beaucoup de monde quand on y allait, alors on faisait semblant d'être des explorateurs, en prenant des chemins cachés. Mon père faisait semblant de se perdre, souvent pour me montrer un nouvel endroit. Et puis on campait sur place, puis on continuait jusqu'en haut le lendemain, pas toujours très propres mais plein de l'odeur de la mer et des herbes aromatiques, et on grimpait sur les rochers rouges entre les petits buissons battus par le vent, jusqu'à un petit fort — je crois que c'était une ancienne prison. Et une fois arrivés en haut, tout en haut sur les remparts, on ne voyait plus rien autour, peu importe dans quelle direction on se tournait. Il n'y avait que l'île ocre et verte, le ciel bleu, la mer bleue et les gros nuages blancs.

» Je me suis toujours demandé ce que ça faisait d'habiter sur cette île. Des fois j'aimerais y habiter... pour être tranquille. Au début, je croyais que c'était possible, que c'était à nous, à mon père, mais il m'a toujours dit que ce n'était pas quelque chose qu'on

pouvait acheter. Et pourtant, si elle avait eu un prix, il aurait pu l'acheter, je suis sûre.

Claire sourit, toujours fascinée par la petite histoire d'Émilie qui lui mettait plein d'images dans la tête.

— À chaque fois que je la vois, dit Émilie, je pense à ma mère et me dis que j'aimerais bien qu'elle soit encore là, que ça serait chouette. Je crois que si on aimait bien, avec mon père, c'est que ça nous rappelait ma mère, je crois que c'est pour ça. Elle a dû y être avec moi quand j'étais petite. C'est bizarre parce que c'est comme si j'avais des souvenirs, sur des chemins, mais très flous, comme si ça n'existant pas.

— Tu as perdu ta maman ?

Émilie se tourna vers Claire.

— Elle est morte quand j'étais petite. Je ne l'ai pas trop connue.

— Désolée.

Émilie secoua la tête.

— Ça ne fait rien. Ça fait longtemps maintenant. (Émilie soupira.) Ce qui me rend triste, c'est surtout que j'avais dit à mon copain que j'y serais cette année, là-bas. J'aurais aimé lui montrer le bateau, et l'île, et tout ça... Mais à cause de mon père et de tout ça, de je sais pas trop ce qu'il cherche à faire, on est là et... et...

— Émilie...

Claire se rapprocha d'Émilie, qui s'était mise à

sangloter doucement. Elle lui frotta le dos gentiment tandis qu'Émilie essuyait ses larmes avec ses poignets.

— C'était à cause de ça tout à l'heure ? lui demanda Claire.

— Non, c'était quelque chose d'autre, dit Émilie qui reniflait encore. Quelqu'un d'autre. Mais ça fait rien, je crois que c'est fini maintenant. Enfin, ce n'est pas si important. (Émilie chercha son téléphone qu'elle avait posé à terre.) Il est tard maintenant. Je devrais peut-être rentrer. Je devrais...

Elle soupira, tremblante.

— Je sais pas si j'ai envie de rentrer, reprit-elle.

Claire frotta l'épaule d'Émilie. Elle cherchait les mots, mais elle savait que rien ne pouvait être suffisant pour lui remonter le moral. Elle aurait seulement pu l'extirper de cette situation, mais elle n'en avait même pas le pouvoir.

— Je crois que, commença Claire, hésitante, quand j'étais plus jeune, moi non plus je n'étais pas forcément en bons termes avec mes parents. J'ai compris quelque chose plus tard, trop tard, mais parfois on ne comprend pas bien pourquoi les parents font certaines choses, les choix qu'ils font, mais ils font ce qu'ils peuvent souvent.

— Peut-être. Je lui ai pas demandé. Mais il m'a pas demandé non plus. Il a pris cette décision comme ça sans prévenir.

— Peut-être que vous n'allez pas rester longtemps

ici et qu'ensuite vous irez au même endroit que d'habitude et tu seras vite rentrée et— Oh, peut-être qu'il te réserve une surprise, comme quand il faisait semblant de vous perdre ?

Émilie esquissa un sourire.

— Si seulement, dit-elle. J'espère aussi, depuis le début qu'on est ici, j'espère qu'il va y avoir quelque chose de spécial pour rattraper tout ça, mais j'ai du mal à le croire. Je... Je le sens pas, je sais pas comment expliquer. C'est pas comme d'habitude, il est pas comme d'habitude, comme avant. Il est bizarre depuis quelque temps. Il est jamais là, il est devenu irritable, presque violent. Avec tout le monde. Il nous traite mal. Même sa nouvelle femme. Je l'aime pas, mais je veux dire, quand même...

— Je vois, dit Claire. Oh, j'aurais aimé t'aider, tu sais, mais là... C'est compliqué tout ça. (Claire passa la main dans le dos d'Émilie.) Écoute, si c'est vraiment si nul que ça, il te reste quelques années à tenir avant la majorité. Après, tu feras ce que tu voudras.

— Ce que je voudrais ?

— Pour le meilleur et pour le pire.

Soudain alertées par des bruits de pas qui se rapprochaient derrière elles, Claire et Émilie se retournèrent. Une ombre apparut dans le soir, celle d'un homme, qui finit par révéler sa silhouette après un moment suspendu. Il était en costume, avec les traits saillants de son visage rendus brillants par le ciel

étoilé et la lumière de la lune. Arrêté en plein milieu de la promenade, il regarda Émilie, Claire, puis revint sur Émilie, qu'il ne quitta plus des yeux. Il l'inspectait froidement, comme s'il tentait de la deviner à contre-jour de l'obscurité lunaire. Claire, peu rassurée, se tourna vers Émilie et se mit à lui parler tout bas.

— Tu le connais, lui ?

— Oui... chuchota Émilie. C'est un garde du corps de mon père.

Il jugea Claire un instant puis porta à nouveau son regard sur Émilie.

— Mademoiselle...

Émilie baissa la tête.

— Désolée, dit-elle, je... je voulais juste... j'en avais marre d'être suivie.

Claire se tourna vers Émilie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? murmura-t-elle.

— Je me suis enfuie tout à l'heure, chuchota Émilie. J'ai laissé tout le monde en plan dans les toilettes.

— Ah, je vois, dit Claire.

Le garde, toujours planté debout au loin devant les deux femmes, s'éclaircit la voix. Claire et Émilie se retournèrent vers lui.

— Ce n'est plus important, dit-il. Votre père vous attend.

La sentence était tombée. Émilie eut ce regard vers Claire qui ne savait plus quoi lui dire pour lui remonter le moral. Son destin l'attendait, apparemment. Elle

ne pourrait pas y couper cette fois-ci, mais Claire ne pouvait pas aller contre tout ça, elle n'était qu'une inconnue. Elle aurait souhaité rester un peu avec elle, c'était sûr. Elle savait, d'après ce qu'Émilie lui avait déballé tout à l'heure en si peu de temps, qu'elle était seule et qu'elle avait besoin de quelqu'un à ses côtés pour lui parler, la rassurer, la comprendre, la prendre en douceur, comme une sœur, une amie, compréhensive comme cette mère qu'elle n'avait plus dans son entourage. Mais de tout ça, elle ne pouvait rien faire.

Claire regarda Émilie, le cœur serré.

— À une prochaine fois alors, peut-être, dit Claire. Fais attention à toi.

Elle laissa filer Émilie puis, la voyant partir comme ça avec cet inconnu, se ravisa et la rappela, tout en douceur.

— Viens ici, dit-elle.

Elle étreignit Émilie puis la tint fermement entre ses mains, pour la regarder encore une dernière fois.

— Ça va aller, d'accord ?

Émilie acquiesça avec cet air dans ses yeux qui la trahissait. Elle y croyait à peu près autant que Claire, c'est-à-dire, pas tant que ça. Claire regarda Émilie s'éloigner pour de bon cette fois-ci, sous les allers-retours des communications de ce garde du corps impersonnel.

— On est en chemin. Oui. (Il examina Émilie de

la tête au pied avec attention, comme s'il la voyait vraiment pour la première fois). Oui, tout va bien.

Claire ne savait pas dire pourquoi mais elle ne pouvait pas se dépêtrer de cette inquiétude qu'elle ressentait en regardant Émilie partir. Il y avait quelque chose chez cette petite, une envie de tout envoyer en l'air étouffée sous un désespoir résigné, qui faisait penser à Claire que tout ça ne pouvait que mal finir.

*À ta majorité ma petite. Quatre ans à tenir. Tiens bon. Bon sang, pourquoi je l'ai laissée partir ? Cette gamine est en danger, ça se voit comme le nez au milieu de la figure.*